

Goussen

3198

NOUVELLES SOURCES
DE
MOÏSE DE KHOREN

ÉTUDES CRITIQUES

PAR

A. CARRIÈRE

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES
DIRECTEUR-ADJOINT A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

SUPPLÉMENT

Vienne

IMPRIMERIE DES MECHITHARISTES

1894.

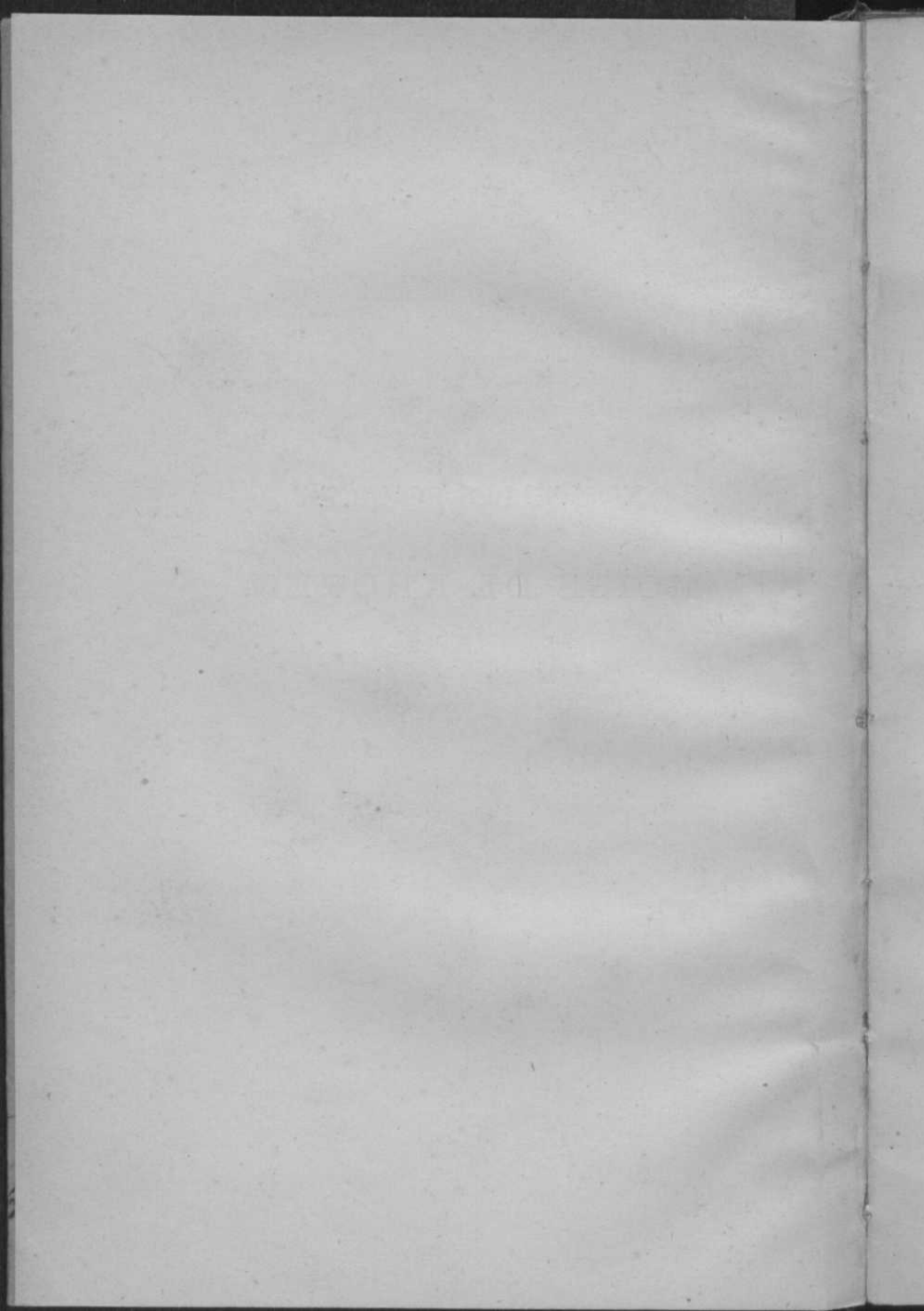
*Vgl. noch A. Carrière, la légende d'Abgar dans l'histoire
d'Arménie de Moïse de Khoren. Extr. du Compendaire de
l'École d. l. or. vivantes. Rev. Imp. nat., 1895. p. 357-41.
Eagles (Konservative.) Kritik von A. Burckhardt in Byz. Z.
VI (1894), S. 426-35.*

Goussen 3198 (Suppl)

L'ouvrage offert aux auteurs

A. J.

NOUVELLES SOURCES
DE
MOÏSE DE KHOREN.



Gousson 3198

NOUVELLES SOURCES
DE
MOÏSE DE KHOREN

ETUDES CRITIQUES

PAR

A. CARRIÈRE

PROFESSEUR A L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES
DIRECTEUR-ADJOINT A L'ÉCOLE DES HAUTES ETUDES

SUPPLÉMENT

VIENNE

IMPRIMERIE DES MECHITHARISTES

1894.

3198



En ajoutant ce Supplément au petit volume publié l'année dernière sous le titre de Nouvelles sources de Moïse de Khoren, je ne viens point soumettre à un nouvel examen les faits déjà exposés. Non pas que je croie le sujet épuisé, loin de là; mais la question ne pourra être utilement reprise qu'après une étude critique des traductions arméniennes de Socrate, et la condition de cette étude est la publication préalable des textes. En attendant, nous allons chercher dans une autre direction quelques sources non encore signalées de l'Histoire d'Arménie.

Les essais contenus dans le présent fascicule sont, comme les précédents, des articles détachés, écrits indépendamment l'un de l'autre, à mesure que mes recherches conduisaient à un résultat. Lorsque je rédigeais l'article sur Malalas, je ne soupçonnais même pas que j'aurais à le faire suivre d'un article sur Procope. Je reproduis cependant ces petits travaux sans y rien

changer. Je me suis trop bien trouvé d'avoir adopté ce système l'an dernier, pour y renoncer aujourd'hui.

La Lettre au P. J. Dashian, qui viendra en premier lieu, est avant tout l'aveu d'une erreur qui m'a maintenu assez longtemps sur une fausse piste. J'avais cru découvrir dans Moïse de Khoren des traces certaines d'une utilisation de la Chronique pascalle. Je me trompais, et j'ai été bien près de ne m'en apercevoir que lorsqu'il eût été trop tard. Heureusement j'ai pu constater à temps que tous les passages de la Chronique pascalle que j'avais comparés avec le texte de l'Histoire d'Arménie, étaient eux-mêmes des emprunts faits à la Chronique de Jean Malalas, plus ancienne de quelques années. C'est donc cette dernière qui a dû servir de source à l'historien arménien. Quant à l'hésitation entre les deux Chroniques que trahit ma lettre, elle n'avait aucune raison d'être, et montre seulement mon peu d'expérience en matière de littérature byzantine.

J'ai pu, dans le second article, mettre seize passages de Malalas en regard du texte arménien de Moïse de Khoren. Le rapprochement dénote une parenté si étroite, qu'on en est réduit, me semble-t-il, à cette alternative: Si Moïse de Khoren n'a pas emprunté à Malalas, c'est Malalas lui-même qui a mis à profit l'Histoire d'Arménie. Le choix entre les deux solutions ne sera douteux pour per-

sonne. Mais ceux qui ne voudraient pas admettre mes conclusions, pourraient encore se rejeter sur l'hypothèse d'une source commune aux deux auteurs. Je crois avoir démontré la grande invraisemblance de cette objection. L'article sur Moïse de Khoren et Procope en fera, je l'espère du moins, ressortir l'inanité.

Là, ce n'est plus seulement d'un emprunt littéraire qu'il s'agit, mais de la relation d'un fait qui a sa date. Au milieu du VI^e siècle, l'historien Procope a parlé d'un monument épigraphique, se rapportant à la colonisation de l'Afrique septentrionale par les Cananéens, et qui existait encore de son temps. Moïse de Khoren cite également cette inscription. Or, nous avons établi que Procope était le véritable auteur de la découverte, du moins le premier qui l'ait publiée. Il a donc écrit avant l'historien arménien, dont le récit du reste dépend, non de Procope lui-même, mais d'une source de seconde main. Que l'on y reconnaisse un fragment perdu de Malalas, comme je le pense, ou bien un passage de tout autre chroniqueur, le résultat sera le même. L'hypothèse d'une source commune n'est plus une défense pour mes contradicteurs, puisque, en aucun cas, on ne peut remonter au delà de l'année 550, date de la publication de la Guerre des Vandales, soit un siècle environ après la date que l'opinion traditionnelle assigne à la composition de l'Histoire d'Arménie.

VIII

En résumé, nous avons démontré dans le livre de Moïse de Khoren la présence de documents de la fin du VI^e siècle. Nos lecteurs sauront apprécier jusqu'à quel point ces Nouvelles sources peuvent servir à confirmer nos précédentes conclusions, tirées des emprunts faits au Socrate arménien.

A. C.

Paris, le 21 mars 1894.



Lettre au P. J. Dashian

Je ne devais plus m'occuper de la critique des sources de Moïse de Khoren, jusqu'au moment où j'aurais sous les yeux l'édition annoncée des traductions arméniennes de Socrate. Cela, je me l'étais bien promis, et j'en avais en quelque sorte pris l'engagement devant les lecteurs du Hantess.¹⁾ Je m'attendais naturellement à trouver des contradicteurs, et ne voulais leur répondre que lorsque je possèderais les textes complets. Les contradicteurs sont venus; ils m'ont beaucoup appris, mais n'ont pu m'amener à modifier mes conclusions. M. Malkhasiantz, le P. Basile Sarkisian, M. Norayr de Byzance, etc., verront bientôt, je l'espère du moins, avec quel soin j'ai étudié leurs travaux et pour quelles raisons je ne suis pas d'accord avec eux.

Si, comme je le crois toujours, l'Histoire d'Arménie n'a pu être rédigée avant le commencement du VIII^e siècle, le champ ouvert à la recherche des sources utilisées par l'auteur s'élargit considérablement. J'ai commencé à l'explorer, et la moisson me paraît avoir été des plus riches. Pour en faire part aux lecteurs du Hantess, je vous avais annoncé et j'avais écrit un article sur

¹⁾ Հանդես, 1893, p. 184. Nouvelles sources, p. 43 sv.

les emprunts faits par Moïse de Khoren à la Chronique pascal, qui date des dernières années d'Héraclius (610—641).¹⁾ Je n'avais pas moi-même découvert les passages allégués, qui figurent déjà presque tous dans l'édition des frères Whiston (1736), mais j'y avais reconnu des sources de l'historien arménien. Au dernier moment, à la veille de mon départ pour un voyage de vacances, je constate que tous ces passages se retrouvent dans la Chronique de Jean Malalas, qui va jusqu'à la fin du règne de Justinien (565), mais dont la composition est peut-être plus tardive.²⁾

Laquelle des deux Chroniques l'auteur de l'Histoire d'Arménie a-t-il mise à profit? Il ne sera possible de répondre à cette question qu'après une étude minutieuse des textes à laquelle je n'ai pas le temps de me livrer actuellement, étude rendue plus difficile encore par ce fait que nous ne possédons plus le texte original de la Chronique de Jean Malalas, mais seulement un abrégé. Après un examen rapide, je serais disposé à croire que Moïse de Khoren s'est servi de la Chronique de Malalas, qui contient d'assez nombreux passages utilisés par l'écrivain arménien et qui manquent dans la Chronique pascal.

Renonçant donc aujourd'hui à vous envoyer l'article annoncé sur cette dernière Chronique, article qui est complètement à

¹⁾ Krumbacher, Geschichte der byzantinischen Litteratur, p. 116.

²⁾ *ibid.* p. 112.

refaire, je me borne à mettre sous vos yeux un passage de Malalas qui me semble avoir servi de source au chap. III, 12 de l'Histoire d'Arménie, pour la partie qui concerne les dernières années du règne de Constance, la guerre contre les Perses et la mort de l'empereur à Mopsueste. On a reconnu depuis longtemps combien le récit de Moïse était insuffisant et inexact, et il était difficile de comprendre comment un historien arménien se servait de termes aussi vagues pour mentionner une guerre que la prise d'Amida avait dû rendre célèbre parmi ses compatriotes. La comparaison des deux fragments qui suivent montrera, je l'espère, que Moïse n'a guère fait que transcrire les renseignements fort incomplets d'un auteur grec.

J. Mal., p. 325 sv.

M. Khor. III, 12.

Ἐπὶ δὲ τῆς αὐτοῦ (Κων-
σταντίου) βασιλείας ἐ-
κίνησαν οἱ Πέρσαι, ἧτοι
Ἀββουραρσάκιος (Σαβ-
βουραρσάκιος) ὁ βασι-
λεύς.

καὶ ἐπεστράτευσεν κατ'
αὐτῶν ποιήσας Καίσαρα
Ἰουλιανὸν συγγενέα αὐ-
τοῦ . . .
καὶ κατελθὼν ἐπὶ τῷ
Περσικῷ

Իսկ Կոստանդէայ արա-
բեայ Կեսար Յուլիանոս,
պառապիկեցաւ ընդդէմ
Պարսից.

Եւ առեալ ճակատ, եր-
կրքին Կողմանքն պար-
տեցան. քանզի բազումք
անկան յիւրաքանչիւրոյ,
եւ ոչ մի ի միւսոյ թի-
կունս դարձոյց, մինչեւ
ի Հաւանութիւն Եկեայ,

ἐποίησε πάντα εἰρήνης ἡρωικήν ἰσχυρωμένην
μετὰ Περσῶν ἐπὶ φανερόν χρόνον, πολλῶν
πесόντων ἐξ ἀμφοτέρων ἐν τῇ συμβολῇ.

Καὶ ὑποστρέψας . . .

καὶ εἰσελθὼν ἐν Μαμ-
φουεστία πόλει τῆς Κι-
λικίας, ἀρρωστήσας τε-
λευτᾷ ἐκεῖ.

Եւ ի Պարսից դար-
ձեալ Կոստանդեայ,
յերիար Հիւանդացեալ
Վախճանեցաւ ի Մովսի-
սիւեանի քաղաքին Կի-
լիկիոյ :

Remarquer que Moïse de Khoren et Jean Malalas sont les seuls auteurs, à ma connaissance, qui parlent d'une paix ou d'une trêve entre Sapor et Constance. On ne trouve pas non plus chez d'autres historiens la mention de Mopsueste, ¹⁾ — dont le nom est orthographié identiquement dans les deux textes — comme lieu de la mort de Constance. J'ai déjà fait observer plus haut que le texte de Malalas ne nous avait été transmis qu'en abrégé.

Je pourrais dès aujourd'hui vous indiquer les nombreux passages du chronographe grec qui se prêtent à la même comparaison avec l'historien arménien. Il me semble pourtant qu'il vaudra mieux les donner au cours d'une étude plus approfondie. Je me bornerai donc à vous signaler un fragment de Moïse de Khoren dont j'avais jusqu'à présent cherché en vain l'origine ; c'est le récit du mas-

¹⁾ Je me suis donc trompé en supposant que le Mopsueste de Moïse de Khoren pouvait être une altération du Mopsucrènes de Socrate, due au traducteur arménien. Nouv. sources, p. 45, n. 2.

sacre des habitants de Thessalonique par Théodose; cf. M. Khor., III, 39, et J. Malalas, ed. Bonn. p. 347.

Je connais toutes les objections qu'on pourra me faire après la lecture d'une note aussi hâtivement rédigée. Je vous prie seulement de vouloir bien attendre, pour formuler un jugement définitif, que j'aie exposé en détail le résultat de mes recherches. Si je vous adresse dès maintenant ce fragment isolé, en vous priant de lui accorder l'hospitalité du Hantess, c'est que j'ai de sérieuses raisons pour attirer le plus tôt possible l'attention des arménisants sur la Chronique de J. Malalas. Divers indices me portent à croire que l'auteur de l'Histoire d'Arménie en avait sous les yeux une traduction arménienne, faite sur un texte grec non encore abrégé. Cette traduction existait-elle encore? Ne serait-elle pas enfouie dans les trésors de la bibliothèque patriarcale d'Etschmiadzin? Je n'en ai trouvé, je l'avoue, aucune trace dans les ouvrages imprimés.

La découverte d'une pareille traduction serait d'une importance qu'on ne saurait exagérer, au point de vue de la littérature arménienne d'abord, bien plus encore au point de vue de la chronographie byzantine.¹⁾

Veuillez agréer, etc.

A. CARRIÈRE.

Paris, le 11 septembre 1893.

¹⁾ Krumbacher, *l. c.*

Nouvelles Sources

de Moïse de Khoren.

V.

Moïse de Khoren et la Chronique de Malalas.

La critique historique n'est point une science exacte, dans le sens où ce mot sert à qualifier l'arithmétique ou la géométrie. Elle ne s'appuie sur aucun axiome, procède d'une manière empirique, et n'aboutit le plus souvent qu'à des résultats hypothétiques. Le degré de certitude qu'elle nous permet d'atteindre n'a jamais les caractères de l'évidence mathématique; la nature des sujets sur lesquels s'exerce l'étude critique le veut ainsi. Et c'est pour cela que les démonstrations historiques les plus solides en apparence rencontrent toujours, ou du moins peuvent rencontrer des contradicteurs. L'expérience journalière est là pour le prouver.

Nous venons de constater un fait, mais le résultat de cette constatation ne doit pas être de nous conduire au scepticisme en matière d'histoire. D'autre part, en effet, nous pouvons affirmer avec non moins de certitude que nous ne cessons d'approcher de la vérité historique, et cela grâce aux travaux accumulés des générations précédentes, au perfectionnement des méthodes de recherche,

à la rigueur toujours plus grande avec laquelle est aujourd'hui menée l'investigation scientifique. Le progrès dans ce sens est à un tel point indéniable, qu'il n'est mis en doute par personne.

Lors donc qu'une suite d'études méthodiquement conduites nous amène à formuler des conclusions en opposition avec les idées antérieurement reçues, il faut nous attendre à la contradiction. C'est dans l'ordre. Il serait même regrettable qu'il en fût autrement; car la contradiction met souvent en lumière des faits jusque-là trop négligés, accentue parfois la faiblesse de certains arguments, et oblige toujours le chercheur consciencieux à mieux étayer ses résultats. Pour celui-ci, il ne sera jamais plus fort que lorsqu'il pourra prendre la question en litige par un autre côté, entrer dans une nouvelle voie et montrer qu'elle aboutit au même terme que le chemin précédemment suivi. Il arrivera ainsi, comme lorsqu'il s'agit d'un calcul, à faire la preuve de sa première opération.

C'est une preuve de cette nature que je voudrais apporter aujourd'hui aux conclusions que j'ai été conduit à formuler par l'étude d'une des sources de Moïse de Khoren, le Socrate arménien précédé de la Vie de S. Silvestre. J'ai cru être en droit de faire le raisonnement suivant: «Si l'Histoire d'Arménie n'a pas été écrite au V^e siècle, comme le veut la tradition, mais bien au VIII^e siècle, ce qui me paraît résulter de mes recherches, il serait bien étonnant que les deux siècles intermédiaires, le VI^e et le VII^e, n'eussent point contribué à fournir quelques

sources à Moïse de Khoren. Si donc je ne trouve rien en parcourant la littérature historique de ces deux siècles, ma première argumentation n'en sera pas renversée, mais elle perdra, même à mes yeux, le caractère d'évidence que je lui attribuais. Si au contraire je peux montrer que l'auteur arménien a puisé plus ou moins largement dans un ou plusieurs auteurs, non encore nommés dans le débat, du VI^e ou du VII^e siècle, la thèse que j'ai précédemment soutenue devra recevoir de ce chef une éclatante confirmation.»

J'ai déjà raconté, dans une lettre au savant P. J. Dashian¹, comment j'avais d'abord cru découvrir dans la Chronique Pascale une des sources de Moïse de Khoren, et comment je fus amené à remonter jusqu'à la Chronique de Jean Malalas (fin du VI^e siècle). Il est donc inutile de revenir sur des faits déjà connus des lecteurs du *Hantess*. Il serait également hors de propos d'entamer ici une discussion sur la date exacte de la Chronique de Malalas, qui, dans l'état actuel du texte, s'arrête à la 37^e année de Justinien (563); mais, comme l'unique manuscrit qui nous l'a transmise est mutilé de la fin, on a pu soutenir que l'auteur avait poussé son travail jusqu'à l'avènement d'Héraclius (610).² Pour le but que nous poursuivons, il nous suffit de savoir que l'ouvrage ne peut être antérieur au

¹ Voyez plus haut, p. 1.

² Voyez K. Krumbacher, *Gesch. der byzant. Litteratur*, p. 112 sv.

dernier tiers du VI^e siècle. Quant à sa valeur historique, on en jugera facilement par les erreurs qu'il fait commettre à Moïse de Khoren. Ses nombreuses imperfections n'empêchèrent pas le livre de Malalas de devenir populaire, et de servir de source à la plupart des chroniqueurs qui vinrent après lui et l'imitèrent. Nous croyons toujours plus fermement qu'il en exista une traduction arménienne, et que l'auteur de l'Histoire d'Arménie ne connut Malalas que par cette traduction.

Les rapprochements que nous allons établir entre les textes de Moïse de Khoren et de Malalas,¹⁾ ne sont pas tous également probants. Pour quelques uns, en petit nombre il est vrai, la ressemblance pourrait à la rigueur s'expliquer autrement que par une relation de dépendance. Aussi avons-nous d'abord songé à donner en première ligne les citations les plus décisives, celles qui montrent le plus clairement que l'arménien est tantôt un abrégé, tantôt une traduction mot pour mot du grec. L'emprunt une fois mis hors de doute, nous aurions produit les passages moins caractéristiques, qui auraient ainsi bénéficié de la démonstration antérieure. Une pareille manière de procéder n'avait rien que de très-légitime, et pourtant nous y avons renoncé. Il nous a semblé qu'en suivant Moïse de Khoren lui-même, chapitre par chapitre, nous échapperions complètement au reproche d'avoir groupé et présenté

¹⁾ Nous citons Malalas d'après l'édition de Bonn, 1831.

les faits dans un ordre artificiel plus favorable à nos conclusions. Au lecteur donc de se faire une opinion personnelle en étudiant chacun des seize fragments sur lesquels va porter la comparaison de l'Histoire d'Arménie avec la Chronique de Malalas. Il appréciera les textes, pèsera la valeur des rapprochements, et pourra ainsi tirer facilement lui-même les conséquences qui lui paraîtront résulter de son examen.

Plusieurs des passages que nous allons citer sont de nature à provoquer d'assez longs commentaires. Comme nous voulons nous borner à la recherche des sources de Moïse de Khoren, et non pas écrire les notes d'une édition savante, nos observations ont été réduites à ce qui est strictement nécessaire pour l'intelligence et la comparaison des deux textes.

I.

Moïse de Kh. II, 13. Malalas, p. 155—156.

Կրիւսոս	Κροῖσος
ἄλυν ποταμὸν διαβὰς	ἄλυν ποταμὸν διαβὰς
μεγάλην ἀρχὴν κατα-	μεγάλην ἀρχὴν κατα-
βύσει :	λύσει.

Hérodote parle de cet oracle ambigu, mais n'en cite pas le texte.¹⁾ Le vers prononcé par la Pythie :

Κροῖσος ἄλυν διαβὰς μεγάλην ἀρχὴν καταλύσει
nous a été transmis par Aristote.²⁾ Malalas, qui est fort peu lettré, défigure le vers et en rompt

¹⁾ Hérod. I, 53.

²⁾ Rhetor. III, 5.

la mesure par l'intercalation du mot *ποταμόν*, traduit par *q^hm* dans l'arménien de Moïse de Khoren.

II.

Moïse de Kh. II, 76. Malalas, p. 301—302.

... <i>Տահիտոս</i>	<i>Ἐπὶ δὲ τῆς βασιλείας</i>
<i>Բնդդէմ Երուշրի¹⁾</i>	<i>τοῦ αὐτοῦ Ταχίτου</i>
<i>գայ զհաղհաճիք Պոնտոսի</i>	<i>ἐγένετο πόλεμος ἐν τῇ</i>
	<i>Ποντικῇ</i>
	<i>καὶ κατῆλθεν ὁ αὐτὸς</i>
	<i>βασίλευς πολεμῶν,</i>
<i>... որ եւ սպանաւ ի յիւ-</i>	<i>καὶ ἐσφάγη</i>
<i>րոցն</i>	
<i>ի Ճաննիւս պոնտացւոյ որ</i>	<i>ἐν Ζταννικῇ²⁾ τῆς Πόν-</i>
<i>կն Խաղտիք, նոյնպէս եւ</i>	<i>του ...</i>
<i>եղբայր նորա</i>	
<i>Փղորիանոս ...</i>	<i>Φλωριανός ... ἐπε-</i>
	<i>στράτευσε κατὰ Περσῶν,</i>
	<i>καὶ ὥς κατέρχεται</i>
<i>ի Տարսն :</i>	<i>ἐν Ταρσῷ, ἐσφάγη ὑπὸ</i>
	<i>τῶν ἰδίων...</i>

Les anciens auteurs sont très partagés sur le lieu où l'empereur Tacite succomba à la maladie ou fut tué par ses troupes (276). Zosime le fait mourir en Europe; Aurélius Victor (Epitome), à Tarse en Cilicie; le même Victor (de Caesaribus), à Tyane en Cappadoce; Moïse de Khoren et Malalas sont les seuls qui placent l'événement dans le pays des

¹⁾ Rappelons en passant qu'Artaschir († 241) était mort depuis trente quatre ans lorsque Tacite revêtit la pourpre impériale (276).

²⁾ Corriger en *Τζαννική*; cf. *οἱ Τζάνροι*, Mal. p. 347, l. 8; *Τζανική*, Procope, de Bello Pers. II, 29.

Tzanes, que les Arméniens nommaient la Chaldie. ¹⁾

III.

Moïse de Kh. II, 79.

Malalas, p. 302.

Եւ ի պատերազմին
Պաւստայ բնդ Պաթա,
Եղեւ սով սաստիկ.

Եւ յոչ գտերց շտեմա-
բանաց
յարեան զօրքն ի վերաց
Եւ սպանին զնա :

Ὁ δὲ αὐτὸς βασιλεὺς
Πρόβος ἐπολέμησε τοῖς
Γότθοις ἐν τῷ Σιρμίω.
καὶ ἐν τῷ πολεμῆν
αὐτὸν
ἐγένετο λιμὸς κοσμικὸς
μέγας,
καὶ μὴ εὐρεθέντων ἀνα-
λωμάτων
ἐστασίασεν ὁ στρατός.
καὶ ἐπελθόντες ἐσφαζαν
αὐτὸν ἐν τῷ Σιρμίω...

La ressemblance des deux textes paraîtra encore plus frappante, lorsqu'on saura que Malalas et Moïse de Khoren sont de nouveau les seuls historiens qui attribuent à une famine la cause de la révolte des soldats de Probus.

IV.

Moïse de Kh. II, 83.

Malalas, p. 316—317.

... զոր արարեալ սիւ-
զնոյն

Եւ առաջարեւալ,
յաղթեաց պատերազ-
մացն :

... ἐποίησε σίγνον σταυ-
ροῦ,
ὡς εἶδεν ἐν τῷ οὐρανῷ,
καὶ προηγεῖτο αὐτοῦ...
ἐνίκησε τὸν πόλεμον
κατὰ κράτος.

¹⁾ Cf. M. de Kh. Géogr. éd. Patk. p. 16.: Ճա-
նեթ, որք էն Խաղաթ. Au lieu de Ճանեթ (ՅԵԿԴԹ)
Saint-Martin a gardé la leçon Ճանիւ :

Malalas paraît ici avoir abrégé une source très-semblable à l'interpolation signalée par nous dans la Vie arménienne de S. Silvestre.¹⁾ L'emploi du mot *σίγνον*²⁾ (*սիգնոյն*, signum) dans les deux textes ne peut s'expliquer par une simple coïncidence.

V.

Moïse de Kh. II, 87.

Malalas, p. 319.

Ձոր արարեալ կոտան-	Ὁ δὲ βασιλεὺς Κων-
դիանութ, յետ պարρη	σταντίνος
առարեաց	ἔπεμψε
զէկզինէ զմար իւր	τὴν ἑαυτοῦ μητέρα τὴν
	κύραν Ἑλένην
յերուսաղէմ ի ինդիր	εἰς Ἱεροσόλυμα εἰς
	ἀναζήτησιν
պատուական խաչին,	τοῦ τιμίου σταυροῦ.
որը եւ եգիպտի	ἦτις καὶ εὐροῦσα ἀνή-
	γαγε
զգրիական փայան,	τὸν αὐτὸν τίμιον σταυρόν
հանդերձ հինգ բեւ-	μετὰ τῶν πέντε ἡλῶν.
սօրն:	

L'arménien est évidemment traduit du grec, et la dépendance du premier texte vis-à-vis du second se trouve encore accentuée par ce fait que la phrase qui précède immédiatement dans l'arménien, relève aussi, sinon pour la forme, du moins pour le fond, d'une affirmation inexacte énoncée quelques lignes plus haut par Malalas (p. 317).

Քանզիշապուհաղաչեաց Καὶ ἐπεστράτευσεν κατὰ
 զկոտանդիանս զյաղ- Περσῶν καὶ ἐνίκησεν καὶ

¹⁾ Nouv. sources, p. 15 sv.

²⁾ Ce mot se rencontre sept fois chez Malalas dans le sens d'enseigne militaire.

թողն, խնդրել հաշ- էποίησε πάχτα ειρήνης
 առ թիւն, եւ հաստատել μετὰ Σαραβάρου¹⁾, βασι-
 խաղաղութիւն մշտնջե- λέως Περσῶν, τοῦ Πέρ-
 նաւոր. (որ արարեալ σου αἰτήσαντος ειρήνην
 եւն:) ἔχειν μετὰ Ρωμαίων.

Aucun historien n'admet que la paix ait été conclue entre Constantin et Sapor, encore moins qu'elle ait été demandée par le roi de Perse. Il n'en est question que dans la Vie de Constantin²⁾ d'Eusèbe, que n'a point connue Moïse de Khoren, mais qui a peut-être servi de source à Malalas.

VI.

Moïse de Kh. II, 88.

Malalas, p. 292.

Καὶ τὸ δὲ λεγόμενον
 Στρατήγιον ἀνενέωσεν
 ὁ αὐτὸς Σέβηρος.
 որպէս տիեզե- πρῶην γὰρ ἦν χτισθῆν
 րակալին ὑπὸ
 Աղέքրանդրի մակեղ- Ἀλεξάνδρου τοῦ Μακε-
 նացւոյ, δόνος,
 յորժամ անտի բնդդմ ὅτε κατὰ
 Դարեհի Δαρείου
 սպառազինեցաւ, եւ սակ- ἐπεστράτευσεν, ὃς καὶ
 այնորիկ շինեաց յիշա-
 տակ իւր
 զսասցեալն Սորատիկին. ἐχάλεσε τὸν τόπον Στρα-
 տήγιον³⁾
 քանդիկին մաղապտերա- ἔχει γὰρ στρατηγῆσας

¹⁾ Lire Σαπόρον.

²⁾ IV, 57.

³⁾ La Chronique pascale (p. 265 D), dont la source est ici Malalas, a la leçon Στρατήγιον (Սորատիկին), qui pourrait bien être la plus ancienne.

մականս յորինեաց զհաղ-
մութիւն :

Զոր յետոյ Սեւերիոս
արքայ Հռովմայեցւոյ
հորոգեաց :

τὰ τοῦ πολέμου ὥρμη-
σεν εἰς τὸ πέραν κατὰ
Περσῶν.

VII.

Moïse de Kh. II, 88.

Malalas, p. 291.

... եւ ինքն շինեաց զրա-
զանիսն

ի տեղւոջ սեանն
որ ունէր ստորագիր

խորհրդականն անուն Մրե-
զահն ,
բայտ Թրակացւոյ բառի
Չեւրսիսն ,

որոյ հռչմամբ յորջորջե-
ցան եւ բազանիքն :

... καὶ ἔκτισε δημόσιον
λουτρὸν τὸ λεγόμενον
Ζεῦξιππον, διότι ἔχει
ἴστατο ἐν μέσῳ τοῦ τε-
τραστώου
στήλη χαλκῇ τοῦ Ἡλίου,
καὶ ὑποκάτω αὐτῆς ἐ-
γράψε
τὸ μυστικὸν ὄνομα τοῦ
ἡλίου,
Ζεῦξιππων θεῶ· οἱ δὲ
Θράκες οὕτως ἔλεγον
τὸν ἥλιον. Οἱ δὲ τῆς πό-
λεως Βύζης οὕτως
ὠνόμαζον τὸ αὐτὸ δη-
μόσιον [λουτρὸν]!)
Ζεῦξιππον κατὰ τὸ ὄνο-
μα ὅπερ εἶχε τὸ πρότε-
ρον ὁ τόπος.

VIII.

Moïse de Kh. II, 88.

Malalas, p. 292.

Սա շինեաց եւ

... Καὶ κτίσας ὁ αὐτὸς
βασιλεὺς καὶ κατέναντι

¹⁾ Mot rétabli dans le texte d'après la Chron. pasc.

ἡσυχαστῶν ἐκ ἡσυχασ-
τῶν ἡσυχαστῶν

ἐκ ἡσυχαστῶν, ἐκ ἡσυχ-
αστῶν
ἐκ ἡσυχαστῶν:

τοῦ ἱεροῦ τῆς Ἀρτέμιδος
κυνήγιον μέγα πάνυ, καὶ
κατέναντι τοῦ ἱεροῦ τῆς
Ἀφροδίτης
θέατρον· τὸ δὲ Ἰππικὸν
ἔστησεν . . .
ὅπερ οὐκ ἔφθασε πλη-
ρῶσαι.

IX.

Moïse de Kh. II, 88.

Malalas p. 320.

Ἐκὼν ἐκ ἡσυχ, ἐκ ἐκ

ἡσυχαστῶν ἐκ ἐκ ἐκ ἐκ

ἡσυχαστῶν ἡσυχαστῶν
ἐκ ἐκ ἐκ ἐκ

Φορῶν ἐκ
ἐκ ἐκ ἐκ

ἡσυχ ἐκ ἐκ ἐκ ἐκ

Ὁ δὲ αὐτὸς Κωνσταν-
τῖνος
ἀφελόμενος ἀπὸ Ρώμης
κρύφα
τὸ λεγόμενον Παλλάδιον
ξόανον,¹⁾ ἔθηκεν αὐτὸ
εἰς
τὸν ὑπ' αὐτοῦ κτισθέντα
Φόρον
ὑποκάτω τοῦ χίονος τῆς
στήλης
αὐτοῦ,
ὥς τινες λέγουσι τῶν
Βυζαντίων ὅτι ἐκεῖ κεῖ-
ται.

Les passages cités sous VI, VII, VIII, IX appartiennent au même chapitre de Moïse de Khoren et constituent presque toute la seconde partie de II, 88.²⁾ Je les ai repro-

¹⁾ Ἐόανον, statuette en bois, vient de ξέω, gratter, râcler, polir, comme ἐκ ἐκ ἐκ ἐκ est dérivé de ἐκ ἐκ, qui a la même signification que ξέω.

²⁾ Il ne sera pas inutile de mettre les textes que nous venons de comparer en regard des rappo-

duits dans l'ordre où les présente le texte arménien, et si j'ai dû les séparer, c'est qu'ils correspondent à des endroits différents du texte de Malalas. Il n'y a pas lieu d'insister sur la ressemblance, je pourrais dire l'identité, des citations. Nous nous bornons à attirer l'attention du lecteur sur ce fait que presque tous les détails donnés dans ces fragments ne se trouvent que chez Malalas et chez Moïse de Khoren. La Chronique pascalie transcrit presque mot pour mot le texte de Malalas.

X.

Moïse de Kh. III, 12. Malalas, p. 325—326.

Je ne reproduis pas ici ces textes, relatifs à la mort de l'empereur Constance, qui ont déjà été donnés plus haut, page 3.

XI.

Moïse de Kh. III, 21. Malalas, p. 339 sv.

Սասանի եւ յոյժ ահաւոր էր ի վերայ անիրաւաց Վաղէնի արքայնոս. որով եւ զբազում իշխանս վասն յափշտակութեան սուսանիւոց,

եւ զՌոդանոս ոմն

Ὁ δὲ θειότατος βασιλεὺς Βαλεντινιανὸς πολλοὺς συγχλητικὸς καὶ ἄρχοντας ἐπαρχιῶν ἐφόνευσεν, ὥς ἀδικοῦντας καὶ κλέπτοντας καὶ ἄρπάζοντας. Τὸν δὲ πραιπόσιτον τοῦ παλατίου αὐτοῦ ὀνόματι Ροδανόν,

chements établis pour les mêmes passages, — mais non sans une pointe d'ironie —, par le savant P. Basile Sarkisian. Voyez *Տեառութիւն Սեդեկարոսի պատմութեան եւ Մ. Խորենացի աղբերաց. Վենետիկ, 1893, p. 1, et 11.*

Եւ Երբ հնապէս

այրեաց կենդանւոյն.

քանի Երբ Տրամից-

եաց, եւ ոչ դարձայ

դարձապիւթիւն

հնչից կնոջ միայ այրեց:

ἄνδρα δυνατώτατον καὶ
εὐπορον καὶ διοικοῦντα
τὸ παλάτιον

ὥς πρῶτον ὄντα ἀρχι-
ευνουχον καὶ ἐν μεγάλῃ
τιμῇ ὄντα,

ζῶντα ἔχαυσεν . . .

ὁ γὰρ πραιπόσιτος ἀδ-
τοῦ Ῥοδανὸς ἤρπασεν

οὐσίαν ἀπὸ τινος γήρας
γυναικὸς κ. τ. λ.

Le texte grec continue en racontant les divers efforts faits par Valentinien pour amener Rhodanus à restituer les biens injustement ravis; ce que l'arménien exprime en termes fort sommaires (Երբ Տրամիցեաց, եւ ոչ դարձայ . . .). Malalas sert de source aux autres chroniqueurs byzantins (Chronique pascale, Cédrenus etc.) qui rapportent l'aventure du grand eunuque Rhodanus. Les historiens plus anciens ne la connaissent pas.

XII.

Moïse de Kh. III, 29. Malalas, p. 341—342.

. . . Տրամիցեաց Վա-
ղենտինիոս.

ի բերդին որ կոչի Բեր-
դիտուն վարի ի կեն-
ցադոյ,

եղբորն փոխանորդելով
զուրույթիւն:

. . . Βαλεντινιανὸς νόσφ
βληθεὶς μετὰ χρόνον
ἔτελεύτα

ἐν καστελλίῳ Βεργιτι-
νών¹⁾ . . .

Καὶ ἐβασίλευσε ὁ θεϊό-
τατος Βάλης ὁ ἀδελφὸς

¹⁾ . . . ἐν φρουρίῳ ᾧ προσωνομία Βεργιτίων.
Socrate, IV, c. 30.

Βεσι ρωρῆ ρωρῆ ρωρῆ

ϱωρῆ ϱωρῆ ϱωρῆ ϱωρῆ

ϱωρῆ ϱωρῆ ϱωρῆ ϱωρῆ

ϱωρῆ . . .

Βαλεντινιανού . . . Ὅτε
γὰρ ἐτελεύτα Βαλεντι-
νιανός ὁ αὐτοῦ ἀδελφός,
οὐκ ἦν ἐν Κωνσταντι-
νουπόλει ὁ Βάλης, ἀλ-
λ' ἦν πέμφας αὐτὸν ὁ ἀ-
δελφός αὐτοῦ
ἐν τῇ ζωῇ αὐτοῦ πολε-
μῆσαι

εἰς τὸ Σίρμιον πρὸς
τοὺς Γότθους· οὐστinas
νικήσας κατὰ κράτος
ὑπέστρεψε . . .

La comparaison des textes provoque immédiatement deux observations :

1^o Moïse de Khoren et J. Malalas commentent tous les deux une grave erreur historique en faisant de Valens le successeur de Valentinien. Valens était déjà dans la douzième année de son règne lorsque son frère mourut (375). Ils avaient été en effet proclamés la même année (364), et s'étaient partagé l'empire de telle sorte que Valentinien gouvernait les provinces occidentales et Valens les provinces orientales. A partir de ce moment « l'empire est irrévocablement divisé, car l'unité ne sera rétablie par Théodose que durant quelques mois. » ¹⁾ Valens n'eut donc point à s'occuper de la succession de Valentinien, qui donna lieu à un partage de l'Occident entre ses deux fils Gratien et Valentinien II. Le chroniqueur grec et l'his-

1) Duruy, Hist. des Romains, t. VII. p. 397.

torien arménien sont donc en complet désaccord avec l'histoire réelle.¹⁾

2^o En regardant de près les deux textes, arménien et grec, on voit facilement que le premier n'est qu'un abrégé du second. Après nous avoir dit que l'empire passa au frère de Valentinien, Moïse de Khoren nous parle immédiatement du retour (դարձ) de Valens; le grec seul nous fait bien comprendre ce détail en nous racontant que Valens n'était pas à Constantinople lorsqu'il fut proclamé empereur, que son frère l'avait envoyé faire la guerre aux Goths, mais qu'il revint (ὑπέστρεψε) après les avoir vaincus. Abstraction faite de la non historicité des faits rapportés par les deux auteurs, un pareil indice témoigne de la dépendance de l'arménien vis-à-vis du grec.

XIII.

Moïse de Kh. III, 33.

Malalas, p. 343.

... (վաղէս)

Հրահէղ եղեալ յԱղբիւս
նուաղիւս

սասաղեղաւ :

... τοῦ οἰκήματος τοῦ
ἀγροῦ

ἀδῆλως ἀναφθέντος καὶ
ἀναφθέντων τῶν σκα-
λῶν νυκτός.

ἀπώλετο (Βάλης) μετὰ
τῶν κουβικουλαρίων καὶ
σπαθαρίων αὐτοῦ.

¹⁾ Moïse de Khoren s'approprie si bien l'ordre de succession admis par Malalas, qu'il fait aller deux fois saint Nersès à Byzance, d'abord sous Valentinien (qui résidait du reste en Occident), puis sous Valens (III. c. 21 et 29). Fauste de Byzance ne connaît qu'un seul voyage de saint Nersès à Constantinople (IV, c. 5 et suivants).

Ce qui importe ici, ce n'est point la ressemblance des textes, mais la manière dont la mort de Valens est rapportée. On sait que cet empereur disparut pendant la funeste bataille d'Andrinople (9 août 378); blessé par une flèche, il avait été, dit-on, porté dans une chaumière à laquelle les Goths mirent le feu. Nos deux auteurs ne parlent pas de la bataille; le récit de Malalas, assez obscur du reste, l'exclut même complètement: Valens, nous dit-il, s'était transporté à Andrinople en vue d'une construction; la chaumière dans laquelle il se trouvait logé prit feu sans qu'on sache comment (*ἀδελῶς*), et, l'escalier ayant été consumé par les flammes, l'empereur périt avec toute sa suite. Moïse, pour parler de la mort de Valens, ne semble pas avoir eu d'autre source que le chroniqueur grec; et ce qui tendrait encore à le prouver, c'est que les phrases qui suivent immédiatement dans le texte arménien sont, comme on va le voir, littéralement traduites de Malalas.

XIV.

Moïse de Kh. III, 33. Malalas, p. 344, l. 19—20.

Սա քահեայ զմէհեանս	Τὸς δὲ ναοὺς τῶν Ἑλ-
կուցն	λῆγων πάντας κατέ-
	στρεψεν
մինչև յառաիկ	ἕως ἐδάφους ὁ αὐτοῦ
	θεοδόσιος βασιλεὺς.
զիսկեալսն ի սրբոյն կո-	[Κωνσταντῖνος . . . τὰ
տանդ իմանալ,	ἱερὰ μόνον ἔχλεισεν καὶ
	τοὺς ναοὺς . . .]')

.) Les mots entre crochets [] comblent une

Malalas, p. 345, l. 12 — 19.

... τοὺς τρεῖς ναοὺς
τοὺς ὄντας ἐν Κονσταν-
τινουπόλει ... καταλύ-
σας ...

զանուսնեալն Երեզախն
և Երսեմեայ
և Եփրազիաեայ

τόν τοῦ Ἑλίου ναόν...
τὸν τῆς Ἀρτέμιδος ναόν...
τὸν τῆς Ἀφροδίτης
ναόν ...

ի Բելշանդիսն .

Malalas, p. 344, l. 20 — 23.

աւերեաց նոյնպէս զաւ-
ծարն

ὁμοίως δὲ καὶ τὸ ἱερὸν

Դամասկի, և արար եկե-
ղեցի .

Δαμασχοῦ ἐποίησεν ἐκ-
κλησίαν χριστιανῶν·

նոյնպէս և զաւծարն

κατέλυσε δὲ καὶ τὸ ἱερὸν

Իլուզ¹⁾ . քաղաքի

Ἑλίου πόλεως

զԻբանուսի

[τὸ τοῦ Βαλάνιου,]²⁾

lacune dans le texte actuel de Malalas; ils sont empruntés à la Chronique pascalle (p. 303 D), dont l'auteur avait sous les yeux un texte non encore abrégé; cf. du reste Malalas, p. 324, l. 1—4. Dans l'arménien le cod. Lambr. ajoute après *զփաղեալն* le mot *միայն*, qui manque dans l'éd. de Venise, mais appartient certainement au texte primitif (*τὰ ἱερὰ μόνον ἐκλείσεν*). Nouvelle preuve, après celles déjà fournies à M. Norayr par l'étude des sources (*Քննաւեր*, II, p. 39, 40, etc.), que le cod. Lambr., malgré ses interpolations, peut cependant contenir de très-bonnes leçons.

¹⁾ Var. *Իլու* (Venise, 1865).

²⁾ Rétabli dans le texte d'après la Chron. pasc. (p. 303 D), où il correspond au *զԻբանուսի* de Moïse de Khoren. Laquelle des deux leçons mérite la préférence? C'est là une question fort difficile à élucider, et qui demanderait une étude spéciale. Le «célèbre Trilithon» dont il s'agit dans notre passage, est sans aucun doute le temple du Soleil à Héliopolis, aujourd'hui Baalbek (Renan, Mission de

Συνεβρά σφωρηέν ,	καὶ τοῦ ὄντος μετ' αὐτοῦ
ἐκ σφωρηέν ἰσχυρῶς	στρατιωτικοῦ πλήθους
ἐκτελεσθέντων ἡν	διὰ μετὰ τατα ταραζάντος
ἡν ἐκτελεσθέντων ἡν	τὴν πόλιν,
ἡν ἐκτελεσθέντων ἡν	ἐστασίασαν καὶ ὕβρισαν
ἡν ἐκτελεσθέντων ἡν	τὸν βασιλέα οἱ Θεσσα
ἡν ἐκτελεσθέντων ἡν	λονικεῖς. Καὶ θεωρήσαν
ἡν ἐκτελεσθέντων ἡν	ἰππικὸν
ἡν ἐκτελεσθέντων ἡν	ἐν τῇ αὐτῇ πόλει γέ
ἡν ἐκτελεσθέντων ἡν	μοντος
ἡν ἐκτελεσθέντων ἡν	τοῦ Ἰππικοῦ ἐκέλευσε
ἡν ἐκτελεσθέντων ἡν	τοξευθῆναι
ἡν ἐκτελεσθέντων ἡν	καὶ ἀπώλετο πλήθος
ἡν ἐκτελεσθέντων ἡν	
ἡν ἐκτελεσθέντων ἡν	χιλιάδων δεκαπέντε.

Encore une fois nous trouvons Moïse de Khoren et Malalas d'accord entre eux, mais en complète opposition avec ce qui semble historiquement établi. D'abord il est certain que Théodose n'était pas à Thessalonique lorsqu'eurent lieu les événements ici racontés. L'empereur apprit à Milan la sédition qui avait coûté la vie au commandant de la garnison de Thessalonique, et ce fut de Milan, — les lettres de S. Ambroise sont là pour nous l'attester —, qu'il envoya froidement l'ordre de massacrer la population de la ville. Quant aux causes de la sédition, Malalas et les chroniqueurs qui dépendent plus ou moins directement de lui, comme Théophane (VIII^e s.) et Cédrenus (XI^e s.), sont les seuls qui mettent en avant une rixe au sujet du logement (μετὰ τατα) des troupes. Il en est de même pour le nombre des victimes. Malalas est le premier qui en porte

le chiffre à 15.000, et il est suivi par Zonaras (XII^e s.). Théodoret, plus ancien et plus digne de foi, ne parle que de 7000 morts. Cédrenus donne les deux chiffres, mais semble préférer le plus faible: «7000, quelques uns disent 15.000.»

XVI.

Moïse de Kh. III, 41.

Malalas, p. 348.

ܒܫܬ ܡܠܬܐ ܦܬܬܩܩܐ

Ὁ δὲ αὐτὸς Θεοδοσίος
βασιλεὺς ποιήσας πρό-
κεινον

ܬܠܬܐ ܒ ܡܫܬܬܪܩܐ,
ܒ ܡܫܬܬܪܩܐ ܕܫܬܐ
ܡܫܬܬܪܩܐ
ܡܬܬܬܐ . . .

ἀπὼν ἐπὶ πόλεμον,
ἐν Μιζουλάνῳ ἡρώ-
στησε
καὶ τελευτᾷ κ. τ. λ.

Dans ce dernier passage, la seule chose qui importe et dont nous puissions tirer quelque conséquence, c'est le nom de la ville où mourut Théodose. Pourquoi, au lieu de désigner Milan par la forme régulière *ܡܫܬܬܪܩܐ* que lui offrait la Chronique d'Eusèbe, ¹⁾ Moïse de Khoren a-t-il choisi une orthographe qui rappelle tellement le *Μιζουλάνον* de Malalas? ²⁾ Si nos lecteurs ont interprété comme nous les comparaisons qui précèdent, ils n'hésiteront pas à corriger,

¹⁾ Ed. Aucher, in fol., II, p. 168.

²⁾ Cette forme, due vraisemblablement à une prononciation syriaque, se retrouve encore deux fois chez Malalas (p. 297, l. 22, et p. 298, l. 1), qui fait assassiner Valérien à Milan (confondant avec Gallien), et ignore sa captivité chez les Perses! Se rappeler que Moïse de Khoren n'a pas davantage entendu parler de cette captivité, et se borne à nous dire que Valérien ne vécut pas longtemps (*ܡܬܬܬܐ ܬܬܬܩܩܐ* II. 76).

Une objection, une seule, pourrait, si elle était fondée, venir infirmer un pareil résultat. Il est donc utile d'y répondre, même avant qu'elle soit formulée. Moïse de Khoren, diront certainement nos contradicteurs, n'a pas eu sous les yeux le livre de Malalas; il n'a fait que mettre à profit les mêmes documents que le chroniqueur grec. En d'autres termes, Moïse et Malalas ont puisé à une source commune. L'objection serait de poids, si seulement le moindre indice nous révélait l'existence d'une telle source; sinon, nous nous trouvons en face d'une hypothèse sans fondement. Or cet indice, nous l'avons cherché avec le plus grand soin, en soumettant à une étude minutieuse chacun des passages allégués. Notre recherche a été vaine. Pour aucune des citations caractéristiques nous n'avons pu remonter au delà de Malalas. Et notez qu'il ne s'agit pas d'un simple fragment, d'une source peu considérable. Le document dont il nous faudrait prouver l'existence, devait, à en juger par les extraits que nous possédons, s'étendre au moins de la mort de l'empereur Tacite (276; N^o. II) à la mort de Théodose le Grand (395; N^o. XVI). Le fait qu'il n'en subsiste aucune trace, directe ou indirecte, suffirait à lui seul pour nous faire écarter l'hypothèse d'une source commune.

En revanche les passages grecs cités se ressemblent par bien des points: tendance anecdotique, langue incorrecte et barbare, emploi de mots latins, etc.; autant de traits qui s'appliquent à l'œuvre entière de Malalas et servent à la caractériser. La traduction

arménienne reproduit souvent les particularités du style syro-grec de la Chronique.

Une erreur d'ordre plus général, commise par Moïse de Khoren, montre peut-être mieux encore qu'il dépend de la Chronique de Malalas, et non d'un écrit antérieur. Nous avons vu sous le N^o. XII qu'il donne Valens pour successeur à Valentinien, et qu'il est en cela d'accord avec le chroniqueur grec. Or les bévues de ce genre sont un des caractères distinctifs du livre de Malalas, qui, seul entre tous les historiens de l'empire romain, n'admet guère que deux empereurs aient pu régner en même temps. C'est ainsi qu'à Théodose il fait succéder Honorius, et, après la mort d'Honorius, Arcadius.¹⁾ Il range également dans l'ordre suivant les prédécesseurs de Constantin: Dioclétien, après son abdication, a pour successeur Maximien Hercule, qui abdique à son tour et laisse le trône à Maxence (c. à d. Galérius); puis viennent successivement Constance Chlore, après la mort de Constance Chlore, Licinius, et après la mort de Licinius, Constantin le Grand.²⁾

Nous croyons avoir, par ces considérations que nous pourrions, s'il était nécessaire, développer davantage, écarté tout recours à la supposition d'une source commune. Nous revenons donc, avec plus de sûreté, à l'affirmation déjà énoncée: Moïse de Khoren a fait de nombreux emprunts à la

¹⁾ Malalas, p. 349 sv.

²⁾ Malalas, p. 311 sv.

Chronique de Jean Malalas, qui date au plus tôt du dernier tiers du VI^e siècle.¹⁾ Si nous ne connaissions pas d'autres sources de l'Histoire d'Arménie, nous pourrions conclure que ce livre n'a pu être écrit avant la fin du VI^e siècle ou le commencement du VII^e siècle. Mais la date de la version arménienne de Socrate nous a déjà fait descendre un siècle plus bas, et rien n'est survenu qui soit de nature à modifier les résultats précédemment obtenus. Nous ne voulons donc demander à la présente étude qu'une confirmation de ces résultats. L'impossibilité de placer la composition de l'Histoire d'Arménie à la fin du V^e ou au commencement du VI^e siècle est désormais positivement établie; et si la date traditionnelle ne peut plus être défendue, nous ne voyons aucune raison vraiment scientifique qui nous empêche de l'abaisser jusqu'au VIII^e siècle.

Paris, 31 décembre 1893.

¹⁾ La découverte possible, sinon probable, d'une traduction arménienne de Malalas, nous fournirait certainement une date plus basse.



VI.

Moïse de Khoren et Procope.

Salluste, l'historien de la guerre contre Jugurtha, se trouve amené à nous donner son opinion sur l'origine des Maures.¹⁾ Ils descendent selon lui des Perses, des Mèdes et des Arméniens qui faisaient partie de l'armée d'Hercule, et qui passèrent d'Espagne en Afrique après la mort de ce héros.²⁾ Cinq siècles plus tard le Grec Procope, racontant la guerre de Justinien contre les Vandales, traite la même question, mais en auteur chrétien qui connaît sa Bible. Pour lui les ancêtres des Maures ne sont autres que les Cananéens, qui, chassés de leur pays par la conquête israélite, sont allés s'établir sur la côte nord de l'Afrique. Un fait important vient corroborer sa manière de voir. Il existe, dit-il, à Tigisis (*Τίγισις*), ville de la

¹⁾ De bello Jugurth. XVIII.

²⁾ Saint-Martin a consacré un long mémoire à défendre, au moins dans ses grands traits, l'opinion de Salluste; cf. Observations sur un passage de Salluste relatif à l'origine persane des Maures, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XII, p. 181-256.

Numidie, une inscription phénicienne portant ces mots: Nous sommes ceux qui avons fui devant le brigand Josué, fils de Navé.¹⁾

Un monument de cette nature devait forcément éveiller l'attention des historiens. Aussi l'inscription dont parle Procope a-t-elle été mainte fois citée, commentée, discutée. Aujourd'hui personne n'en défend plus l'authenticité; et, parmi les savants modernes, nous ne connaissons guère que P. Schroeder qui soit tenté de l'admettre.²⁾ Mais, malgré tout l'intérêt que pourrait offrir l'examen d'un pareil sujet, nous ne pouvons songer à l'aborder ici. La seule chose qui nous importe, c'est l'origine et la provenance du récit de Procope.

Le premier en date des historiens qui ont reproduit ce récit, est Evagrius, vers la fin du VI^e siècle. Comme Procope, il rattache le fait à l'expédition de Bélisaire contre les Vandales, mais il commence par nous dire que jusqu'à Procope personne n'avait entendu parler de cela.³⁾ Il n'en ajoute pas moins une foi entière au témoignage de Procope, celui-ci déclarant qu'il a lu lui-même l'inscription.⁴⁾ Nous ne trouvons, il est vrai, rien de pareil

¹⁾ *Ἡμεῖς ἐσμεν οἱ φυγόντες ἀπὸ προσώπου Ἰησοῦ τοῦ ληστοῦ υἱοῦ Ναυῆ.* Procope, *De bello Vandlico*, II, 10.

²⁾ P. Schroeder, *Die phönizische Sprache*, pag. 3.

³⁾ *Φησὶ δὲ (Προκόπιος) καὶ ἕτερον, ἥμισυ μὴν ἱστορηθὲν ἄλλοις αὐτοῦ...* Evagr. *Hist. eccles.* IV, 18.

⁴⁾ *... ὅπερ καὶ ἀναγνῶναι φησὶ τοῖς φοινίκων γράμμασι συγκείμενον.* Ibid.

dans le texte auquel renvoie Evagrius. Pour expliquer son affirmation, nous n'avons cependant pas besoin de supposer qu'il avait un texte différent du nôtre, ou bien qu'il disposait de renseignements aujourd'hui perdus pour nous. Il suffit de lire attentivement le récit de Procope pour reconnaître que nous avons affaire à un témoin. Nous savons qu'il a pris part à la campagne d'Afrique comme attaché, nous dirions aujourd'hui à l'état-major de Bélisaire; il resta même dans la province reconquise sur les Vandales après le départ de l'illustre général. Dans ses courses à travers le pays, il a certainement visité la ville de Tigisis, et vu la vieille forteresse (*φρούριον*) que l'on disait avoir été construite par les Cananéens. C'est là qu'il vit également les deux stèles ou colonnes de marbre blanc, sur lesquelles était gravée en caractères phéniciens et dans la langue des Phéniciens¹⁾ l'inscription qu'il rapporte. Il sait que ces stèles se trouvent près de la grande fontaine de Tigisis.²⁾ Tous ces détails doivent être d'une rigoureuse exactitude et trahissent le témoin oculaire. Ils concordent pleinement avec l'état actuel des lieux. Le site de Tigisis a été reconnu au village actuel de Taourga, à une

¹⁾ *Ἐνθα στήλαι δύο ἐκ λίθων λευκῶν πεποιημέναι ἄγχι κρήνης εἰσὶ τῆς μεγάλης, γράμματα Φοινικικὰ ἐγκεκολλημένα ἔχονσαι τῇ Φοινίκων γλώσση λέγοντα ὁδε.* De bell. Vand. II, 10.

²⁾ Un peu plus loin (c. 13) il est de nouveau question de la fontaine de Tigisis, dont la situation est fort exactement décrite.

vingtaine de kilomètres au S. E. de Dellys.¹⁾ Au pied des ruines de la vieille forteresse, jugée aujourd'hui encore presque inaccessible, la grande fontaine continue de couler. Dans le mur qui l'enclôt, des débris antiques, dont un bas-relief déjà publié, sont encastrés.²⁾ On y découvrira peut-être un jour les deux stèles avec inscription punique que vit Procope.

Celui-ci était bien incapable de déchiffrer une inscription phénicienne ou carthaginoise, et il est plus que probable que tous les gens du pays se trouvaient, à cette époque, dans le même cas. Nous sommes donc forcés d'admettre qu'il aura été la dupe de quelque prétendu savant local qui, sans doute après un entretien sur l'origine cananéenne des Maures, lui aura montré et expliqué une inscription de nature à le confirmer dans ses idées. Procope n'a pas été le dernier à qui soit arrivée pareille aventure. Quoi qu'il en soit, il inséra en toute confiance sa découverte archéologique dans son livre sur la guerre des Vandales qui fut publié vers 550 ou 551.³⁾

Ce n'est donc point une tradition courante qui a été reproduite par Procope; c'est un fait nouveau qu'il a rapporté de ses campagnes d'Afrique et dont il enrichit les connaissances humaines. Evagrius a raison

¹⁾ Plusieurs savants modernes, dont Movers, confondent encore Tigisis avec Tingis (Tanger.) Cette erreur paraît remonter à la traduction latine du texte de Procope par Grotius.

²⁾ Ch. de Vigneral, *Ruines romaines de l'Algérie. Kabylie du Djurdjura*. Paris. 1868, p. 8 sv.

³⁾ Krumbacher, *Gesch. der byz. Litter.* p. 42.

de dire qu'avant lui personne n'avait parlé de cette inscription. Mais alors la question se présente comme très-importante au point de vue de la critique des sources de Moïse de Khoren. Celui-ci nous raconte en effet (I, 19) que les Cananéens fuyant devant Josué se réfugièrent à Agras (?), et que le fait est attesté par l'inscription suivante, que l'on peut voir aujourd'hui encore en Afrique, gravée sur des colonnes: Nous, princes des Cananéens, mis en fuite par le brigand Josué, sommes venus habiter ici.¹⁾

Au premier aspect, nous trouvons bien là un extrait du récit de Procope. Une comparaison minutieuse des textes fait cependant ressortir quelques différences dignes d'être prises en considération. D'abord le mot Cananéens ne figure pas dans le passage de Procope, où sont seulement cités deux peuples de la Palestine, les Gergéséens et les Jébuséens (*Γεργесаῖοί τε καὶ Ἰεβουσαῖοι*). Les fugitifs n'y sont pas non plus qualifiés princes (*ἡγεμόνες*); c'est le peuple tout entier (*ὁ λαός*) qui abandonne le pays. D'après Procope la contrée où se réfugiaient les Cananéens est la Libye (*εἰς Λιβύην ἐστάλησαν*); Moïse, au contraire, qui emploie ailleurs le mot *Լիբի* (II, 2), se sert ici d'autres expressions: *Աղաս*, que nous expliquerons plus loin, et *ափրիկեցիք*; ces termes ne se retrouvent plus dans l'Histoire d'Arménie. Il n'est pas dit par Moïse que les colonnes

¹⁾ Ի Յետևոյ զողոյ փախուցեալ մեր Նախարարք Քանանացւոյ եկաք բնակել աստ:

étaient au nombre de deux et Josué n'est point appelé fils de Navé dans le texte arménien de l'inscription. Nous pourrions encore ajouter quelques menus détails; mais ce qui précède est déjà plus que suffisant. Pour quiconque a étudié la manière dont Moïse de Khoren utilise ses sources, il est clair que le récit de l'historien arménien ne dérive pas directement de celui de Procope. En d'autres termes, le livre de Procope n'a point servi de source à Moïse de Khoren. Entre les deux auteurs, il y en a un troisième qu'il s'agit maintenant de chercher.

Parmi les historiens qui ont reproduit le fait avancé par Procope et le texte de l'inscription, les uns, comme Evagrius¹⁾ et Théophane²⁾ (vers 810), abrègent exactement leur modèle et ne changent rien à l'inscription; d'autres, au contraire, par exemple les extraits attribués par Cramer à Jean d'Asie³⁾ et le Dictionnaire de Suidas,⁴⁾ modifient certaines parties du récit et donnent un autre texte de l'inscription: Nous sommes des Cananéens qu'a mis en fuite le brigand Josué.⁵⁾ C'est parmi ces derniers que nous trouverons la source de Moïse de Khoren.

La nouvelle formule de l'inscription ne porte point fils de Navé, mais elle a le

¹⁾ H. E. IV, 18.

²⁾ Chronographia, ed. C. de Boor, I, 200.

³⁾ Cramer, Anecdota graeca paris. II. 389.

⁴⁾ Article *Χαραάν*. Ed. Bernhardt, II, 2, col. 1593 et sv.

⁵⁾ **Ἡμεῖς ἐσμεν Χαρααῖοι, οὓς ἐδίωξεν Ἰησοῦς ὁ λεηστής.*

mot Cananéens. Si Moïse a traduit par Նախարարք Բանահայրոց, il y était autorisé par son modèle. En effet, les deux textes de Cramer et de Suidas ne disent point que tout le peuple a pris part à l'émigration, mais seulement les chefs (Cramer: *οἱ δυνάσται*, Suidas: *βασιλεῖς καὶ δυνάσται*.)

Les lignes qui servent de préambule à l'inscription donnent également lieu à des rapprochements intéressants. Et comme le texte de Suidas est de beaucoup le plus complet, c'est lui que nous allons mettre en regard de l'arménien de Moïse de Khoren.

Moïse de Kh. I. 19. Suidas, s. v. *Χαναάν*.

Ի ստաւիել սորա գփա-
նահայրս՝

... ἐχβαλὼν πάντας
τοὺς βασιλεῖς καὶ δυ-
νάστας τῶν ἐθνῶν. οἷ-
τινες ὑπ' αὐτοῦ διωκό-
μενοι διὰ τῆς παραλίου
Αἰγύπτου τε καὶ Λιβύης
κατέφυγον

անդին ի սմանէ փախըս-
տահայրք

ՄԱԳԱՍՍ

նաւելով ի Թարսիս.

եւ յայտնի դռնամբ,
որ յարձանս արբիւհայրոց
աշտարհին գրեալ

εἰς τὴν τῶν Ἀφρων
χώραν . . .
καὶ ἐν πλαξὶ λιθίναις ἀ-
ναγραψάμενοι τὴν αἰ-
τίαν δι' ἣν ἀπὸ τῆς Χα-
ναναίων γῆς ᾤκησαν
τὴν Ἀφρικὴν.

Կան մինչեւ յայսօր ժա-
մանակի
արդարապէս այսպէս.

καὶ εἰσιμέχρι νῦν αἱ τοι-
αῦται πλάκες ἐν τῇ Νου-
μίδιᾳ, περιέχουσαι οὖ-
τως.¹⁾

¹⁾ Le texte publié par Cramer est évidemment un extrait de celui qu'a transcrit Suidas. Le voici: *Οἱ*

Suit, dans le grec et l'arménien, l'inscription déjà étudiée. La comparaison de ces deux textes provoque les observations suivantes:

1^o Le mot Աղասու dans lequel on avait depuis longtemps reconnu l'Afrique, se trouve maintenant expliqué par le grec εἰς τὴν τῶν Ἀφρων χώραν.¹⁾ Je crois très probable qu'il y a là une faute de lecture commise par le traducteur arménien. Sinon il y aurait lieu de corriger Աղասու en Աφρων ou Աφρον. Ce qui est certain, c'est que Աղասու ne provient pas de Աφρῆ, comme on l'a parfois prétendu.

2^o La différence la plus notable entre les deux textes concerne la route suivie par les Cananéens fugitifs. D'après le grec de Suidas, ils prennent la voie de terre et arrivent en Afrique après avoir longé le littoral (παράλιος) de l'Egypte et de la Libye. Moïse de Khoren, au contraire, les fait naviguer vers Tharsis. Il n'est pas douteux que nous ne retrouvions là une de ces reminiscences bibliques²⁾, dont Moïse enrichit si volontiers les sources qu'il utilise.³⁾

δυνασται τῶν ἐθνῶν ὑπὸ Ἰησοῦ τοῦ Ναυῆ διωκόμενοι, καὶ μὴ προσδεχθέντες παρ' Αἰγυπτίων, εἰς τὴν τῶν Ἀφρων χώραν μετοικήσαντες ἐπέγραψαν. Suit l'inscription que nous avons donnée plus haut.

1) Procope: εἰς Λιβύην ἐστάλησαν. Théophane dit encore, au commencement du IX^e siècle: ... τὴν ἐσπέριον Λιβύην, τὴν τῶν Ἀφρων καλουμένην χώραν. Chronographia, ed. C. de Boor, I, p. 93.

2) Վաւել ի Թարսիս. Jonas, I, 3.

3) Signalons en passant une autre addition de l'historien arménien. D'après lui tous les chefs Cananéens ne naviguent pas vers Tharsis. Un d'entre eux, l'illustre Cananidas (Զորոգ մի էւ Բանահղասու ...), prend une direction opposée et vient en Arménie fonder une des grandes familles de ce pays

3^o Les mots *ῥῆξαν τὴν Ἀφρικὴν* explique la fin de l'inscription d'après Moïse: nous sommes venus habiter ici.

4^o Il n'est pas possible, en comparant la dernière phrase de chacun des deux textes, d'en méconnaître la ressemblance, presque l'identité.

Nous sommes donc amenés à constater l'étroite parenté qui existe entre le texte de Suidas et celui de Khoren. Nous disons parenté, non pas dépendance. D'abord Moïse n'a pu mettre à profit l'ouvrage de Suidas, qui écrivait vers le milieu du X^e siècle.¹⁾ Des raisons qu'il est inutile de développer ici nous empêchent de faire descendre aussi bas la date de la composition de l'Histoire d'Arménie. Ensuite certaines particularités nous font penser que l'auteur arménien n'avait pas sous les yeux un texte tout à fait pareil à celui du lexico-graphe grec. Par exemple, l'inscription qui chez Procope et Moïse est gravée sur des colonnes (*στῆλαι, στήλαι*), l'aurait été sur des plaques de pierre (*ἐν πλαστῇ λιθίναις*) d'après le texte donné par Suidas.²⁾ En revanche le même texte dit des plaques, comme Moïse des colonnes, sans en fixer le nombre comme Procope (*στῆλαι δύο*.)

Il nous faut donc recourir à l'hypothèse d'une source commune pour les deux auteurs. Moïse et Suidas suivent tous les deux une

C'est encore là un procédé d'arménisation des sources dont notre auteur est coutumier.

¹⁾ Krumbacher, *Gesch. der byz. Litt.*, p. 261.

²⁾ *Πλάξ*, table de pierre, plaque, correspond à l'arménien *ստվար*.

nouvelle rédaction du récit de Procope, faite vraisemblablement de mémoire par quelque chroniqueur; et chacun aura sans doute apporté quelques modifications au texte qu'il avait sous les yeux.

Quelle est cette source commune? Nous ne possédons à cet égard aucun renseignement. Nous admettrions volontiers qu'il s'agit d'un fragment perdu de la Chronique de Malalas, copiée de temps en temps par Suidas, et dont le texte actuel est bien écourté à l'endroit où devraient être racontées les campagnes de Bélisaire.¹⁾

Quoi qu'il en soit, notre étude nous conduit à un résultat positif. Moïse s'est servi d'une rédaction postérieure à celle de Procope, et cette dernière n'est point antérieure au milieu du VI^e siècle. Comme personne avant Procope n'a parlé de l'inscription des

¹⁾ Malalas raconte en effet avec assez de détails l'usurpation de Gélimer (p. 459), qui donna lieu à la guerre; plus loin (p. 478) il nous dit comment Bélisaire amena le roi des Vandales prisonnier à Constantinople. Mais pas un mot sur les opérations militaires qui aboutirent à la conquête de l'Afrique. Il y a certainement là une lacune. — L'emploi de *Ἀφροι* dans le texte de Suidas paraît également nous ramener à Malalas. Ce mot (= Afri) est étranger au grec classique et ne figure pas encore dans Procope. Le Dictionnaire des noms propres grecs de Pape (3. Auflage, neu bearbeitet von Dr. Benseler, 1884.) s. v. *Ἀφροι*, renvoie uniquement à Suidas. Or ce mot, latin d'origine et d'un usage si peu commun dans le grec du VI^e siècle, ne se rencontre pas moins de cinq fois dans le fragment de Malalas relatif aux événements qui décidèrent Justinien à entreprendre la guerre contre les Vandales (p. 459). Il est difficile de ne voir là qu'une simple coïncidence.

Cananéens, nous avons là une base plus solide encore que les nombreuses citations de Malalas, qui nous permet d'affirmer la présence dans l'Histoire d'Arménie de documents remontant au plus tôt à la seconde moitié du VI^e siècle.

Un dernier mot. J'étais arrivé au terme des recherches dont je viens d'exposer les conséquences, lorsque j'en ai trouvé une confirmation qui pour moi est d'un grand prix. Depuis plus de quarante ans le point capital de la démonstration, savoir l'antériorité du récit de Procope par rapport à celui de Moïse de Khoren, a déjà été élucidé. Dans un volume publié en 1850, l'illustre historien des Phéniciens, Movers, eut à s'occuper de l'inscription de Tigisis. Il obtint des résultats sensiblement identiques aux miens. Rapprochant les deux récits de Procope et de Moïse, il en conclut que le dernier devait être interpolé, c'est-à-dire ajouté par une main plus récente. Cela lui semblait d'autant plus vraisemblable que le passage de Moïse peut, dit-il, être enlevé à son contexte sans qu'il en résulte de lacune.¹⁾ L'opinion de Movers semble avoir échappé jusqu'à présent à l'attention des arménisants; du moins je ne la rencontre mentionnée nulle part.

Nos études précédentes nous permettent de tirer des mêmes faits des conclusions d'un ordre plus général.

Paris, 18 février 1894.

¹⁾ Movers, *Die Phönizier*, II, 2, p. 428 et surtout p. 433.

Bucheinband von
JOSEF ERDMANN
BONN, Dattendorferstr. 144